

PEINTURE CONTEMPORAINE

La nouvelle folie de l'abstraction

Après une période de relative désaffection, le non-figuratif a de nouveau la cote. Sa radicalité redevient synonyme d'une liberté hors cadre, tandis que les jeunes générations de peintres s'en emparent pour décoder le monde actuel.

Par Judicaël Lavrador

Katharina Grosse
Double Floor Painting [détail], 2004, vue de l'installation
 à la Brandts Klædefabrik, Odense (Danemark)

La peinture abstraite est-elle une idée neuve en Europe et dans le monde ? Après avoir mis la main, de manière présomptueuse et arrogante, sur l'idée de modernité et de radicalité presque tout au long du XX^e siècle, l'abstraction a subi un sérieux retour de bâton. L'accrochage inaugural de la Collection Pinault à la Bourse de Commerce, à Paris, en témoignait : à l'exception de quelques œuvres de Bertrand Lavier, il n'y avait là aucune toile qui ne figure pas un corps, une conversation entre des êtres, quelqu'un ou quelque chose d'identifiable, de reconnaissable. Car être d'avant-garde aujourd'hui n'impliquerait plus d'être abstrait, de réduire la peinture au monochrome ou à des principes de composition de couleurs et de formes en un certain ordre assemblées. Pourtant, s'il y avait un match entre peinture abstraite et peinture figurative pour remporter la coupe du monde de la modernité, le score serait actuellement de 0-0. Car aucune n'a en réalité failli. Aucune n'a remporté la mise. Chacune a dû bouger ses lignes, et l'abstraction plus particulièrement, qui connaît un net regain d'intérêt. À la faveur de quoi ? En premier lieu d'un élargissement du casting aux laissés-pour-compte, à celles et à ceux qui longtemps furent relégués sur le bas-côté des cimaises. Ainsi l'abstraction se régénère-t-elle aujourd'hui non pas grâce à son assise académique, à son récit officiel fait d'une succession de -ismes, mais grâce à ses marges, à celles et à ceux dont la pratique, pourtant admirable, a été tenue à la porte, invisibilisée, et dont éclatent désormais au grand jour l'engagement, la beauté, la sensualité, l'exotisme. Redonnant aux jeunes générations le goût de l'abstraction. Des abstractions plurielles.



Katharina Grosse

Née en 1961 à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), vit et travaille à Berlin.

Un espace pictural total

À larges et amples coups de spray, Katharina Grosse balaye la surface qu'elle investit d'une palette vive et volontiers fluorescente. Sans se limiter aux murs, elle déborde largement sur le sol et le plafond, et introduit, par-dessus tous les éléments sculpturaux, des pans de tissu, des bas-reliefs qu'elle installe elle-même, créant ainsi un milieu pictural total, illusionniste et mouvant. La peinture met l'espace (et le spectateur qui est de plain-pied dans l'œuvre) en lévitation. Une abstraction dont vous êtes le héros.

Représentée par la galerie **Gagosian** (Paris-New York-Los Angeles-Londres...)

À VOIR «La couleur en fugue» exposition collective du 27 avril au 29 août • fondation Louis Vuitton (Paris) fondationlouisvuitton.fr

1/Extatique et cosmique

Elle est vieille comme Mithras mais cela n’a pas empêché la peinture de garder intacte sa puissance incandescente d’éblouir celui qui y fait face. L’abstraction dispose à cette fin d’une large gamme d’outils et d’effets. Moirés, distordus, tremblants, vibrants, nébuleux, les motifs et les lignes dépeints paraissent toujours empêcher le spectateur de faire le point et l’embarquent plutôt dans un transport extatique vers des zones où son corps et son esprit planeront en apesanteur. Loin d’être l’apanage de l’op’ art et de l’art cinétique qui, dans les années 1960, en firent leur raison d’être, ces délicieux troubles, psychiques autant que visuels, se déclinent aujourd’hui encore sous d’autres formes, conscientes de ce qu’elles doivent à Bridget Riley ou Julio Le Parc, mais aussi à Mark Rothko et Yves Klein. Car conjointement à l’effet visuel créé, proprement étourdissant, il s’agit à chaque fois de désancrer la

peinture de son support, de l’émanciper des limites de son cadre, de la propulser dans les airs au-dessus de la surface de la toile, qui ne semble plus en mesure de la brider, de la retenir, de l’accrocher. Cette abstraction flottante navigue sur les tableaux tout en dégradé chromatique de Pieter Vermeersch autant que sur les formes fulgurantes de Joanna Pousette-Dart ou les bouffées colorées de Jean-Baptiste Bernadet. Ces peintures, bien que s’appuyant sur des processus de composition assez stricts, des règles géométriques basiques, des dosages chromatiques minutieux, et parfois des coups de pinceau tout en retenue, reposent souvent sur un puits sans fond de croyances irrationnelles. Leur horizon, de fait, se porte au-delà du tangible et du visible, vers ces zones du monde et de la conscience qui restent indicibles et indescriptibles. Et auxquelles la peinture prétend encore avoir accès.



Untitled (Fugue, Rouen III, V, VI), 2019



Jean-Baptiste Bernadet

Né en 1978, vit et travaille à Bruxelles.

Pluie de couleurs

Ses tableaux se parent d’une nébuleuse de couleurs qui frétilent, ondulent, se bousculent, si bien qu’on y voit presque alterner les variations de la lumière à différents moments de la journée. D’ailleurs, sous ce voile chromatique battu par le pinceau, des formes et des ombres identifiables (un arbre en fleurs, des reflets sur l’eau) paraissent surgir et, avec eux le souvenir de toiles passées de maîtres anciens (Monet, Vuillard...). Mais cette bruine picturale que Jean-Baptiste Bernadet fait pleuvoir à la surface de ses toiles nourrit surtout la vision d’un médium qui ne cesse de reverdir avec le temps.

Représenté par la galerie **Almine Rech** (Paris-Bruelles-Londres-New York-Shanghai)

À VOIR «Jean-Baptiste Bernadet – Time and Again» du 27 janvier au 26 février à la galerie Almine Rech (Bruxelles) • alminerech.com



Joanna Pousette-Dart

Née en 1947 à New York, où elle vit et travaille.

Néo-biomorphisme

Ses toiles aux bords irréguliers font rebondir la tradition moderne du *shaped canvas* («tableau mis en forme») avec une joie contagieuse. Tout en rondeurs, dodues à souhait, légèrement fuselées à certains endroits où le cadre rebique, les peintures de Joanna Pousette-Dart adoptent une composition à la fois simple et subtile. Dans une palette douce privilégiant les harmonies chromatiques, sans rien de trop contrasté, les formes dépeintes rappellent le biomorphisme d’un Jean Arp et déclinent une vision radieuse et optimiste de l’abstraction décorative.

Représentée par la galerie **Lisson** (Londres-New York-Shanghai)

Roccolo 1, 2019-2021



Pieter Vermeersch

Né 1973 à Courtrai (Belgique), vit et travaille à Turin et Anvers.

Pierre apparente

À ses tableaux aux dégradés évanescents, Pieter Vermeersch ajoute une couche illusionniste en choisissant comme support le marbre poli qui, laissé apparent (comme ici), mêle à la composition l’image de ses veinures. La pierre peut aussi se présenter en trompe-l’œil, sous la forme d’une photographie, rehaussée de peinture. Chez l’artiste belge, l’abstraction fait corps avec la nature, dans une dimension à la fois matérielle et immatérielle, grâce à cette touche soyeuse qui se pare de teintes iridescentes.

Représenté par la galerie **Perrotin** (Paris-New York-Hong Kong-Séoul...)

Sans titre, 2020



2/Bien ancrée dans le réel

Longtemps, les termes d'abstraction et de narration furent séparés. Aux yeux d'un certain historien de l'art au moins, la peinture abstraite devait se tenir loin du réel, n'y lancer aucun message (surtout pas social ou politique), ne raconter qu'elle-même, ne retranscrire que l'aventure de la peinture et non pas la peinture d'une aventure. C'est ce diktat moderniste et formaliste, professé par l'éminent critique d'art américain Clement Greenberg, que veulent tordre et contredire de nombreux acteurs – et actrices – de l'art contemporain. Récemment, une exposition malicieusement titrée «Histoires d'abstraction – Le cauchemar de Greenberg», à la Fondation d'entreprise Pernod Ricard, mettait d'ailleurs au jour quelques-unes de ces œuvres qui sans rien figurer n'en pensent pourtant pas moins... À savoir que la peinture peut être engagée, militante, aller à l'encontre d'un discours dominant et, au-delà, de toutes les formes de domination. Enrichissant de manière impressionnante un casting jusque-là très majoritairement masculin et occidental, l'exposition «Elles font

l'abstraction» (mai-août 2021), au Centre Pompidou, l'a elle aussi montré, en réunissant plus d'une centaine de femmes dont les œuvres étaient injustement demeurées dans l'ombre de celles des hommes. Ce renouvellement du corpus va de pair avec un élargissement des enjeux, des thèmes, des sources et des compositions des tableaux abstraits: moins obtus, moins objectifs, plus attentifs aux motifs vernaculaires et ornementaux qui étaient restés cantonnés aux départements des arts et traditions populaires. Plaçant dès lors la peinture (et l'ensemble des beaux-arts) sur un pied d'égalité avec des pratiques longtemps minorées (la céramique, le textile, les bijoux), tout un pan de la jeune création contemporaine réenchante l'abstraction en la trempant dans les couleurs de la vie, tout en l'imprégnant d'une dimension sacrée, réminiscence de symboles antiques, voire anticipation futuriste de colonies martiennes réservées aux femmes (dans les tableaux d'Ad Minoliti). En somme, l'abstraction en ce début du XXI^e siècle refait l'histoire et élargit enfin ses propres perspectives.



Loie Hollowell

Née en 1983 à Woodland (Californie), vit et travaille à Brooklyn.

Une ode au corps féminin

C'est une abstraction incarnée ou l'incarnation de l'abstraction que cultive la jeune Américaine dans ses compositions symétriques, peuplées de symboles ou de motifs renvoyant plus ou moins fidèlement au corps féminin. Ici, une couronne de seins et une guirlande de mains tendues vers un ventre noir se laissent fendre par un rayon lumineux, comme pour une mise sur orbite.

Représentée par les galeries **Pace** (Londres-Genève, Honk Kong-Séoul...) et **Grimm** (Amsterdam, New York)

Empty Belly, 2021



Biosfera Peluche / Biosphere Plush, 2021, vue de l'installation au Baltic Centre for Contemporary Art, Gateshead (Royaume-Uni)



Focus sur Ad Minoliti au CCCOD de Tours, sur **BeauxArts.com**



Ad Minoliti

Née en 1980 à Buenos Aires, où elle vit et travaille.

Joyeux renversement des codes

À une iconographie délibérément infantile, convoquant des silhouettes ou des visages schématiques dépeints dans des couleurs vives, Ad Minoliti mêle des formes géométriques en aplat dont la composition semble obéir à un ordre mystérieux et symbolique. C'est que l'artiste argentine entend renverser, dans ses tableaux et ses installations, les anciens codes de la peinture, pétris d'une vision masculine et coloniale du monde et de l'art. Elle injecte joyeusement une couche (techno-écologique-féministe) dans la peinture, du paysage au portrait. Représentée par la galerie **Crève-cœur** (Paris)

À VOIR «Ad Minoliti – Play Theater» jusqu'au 24 mars au CCC OD de Tours cccod.fr



Nathalie Du Pasquier

Née à Bordeaux en 1957, vit et travaille à Milan.

Plongée dans un dédale graphique

Celle qui fit ses armes dans le design, notamment auprès d'Ettore Sottsass au sein du turbulent groupe Memphis au début des années 1980, se consacre essentiellement à la peinture depuis 1987. Il aura pourtant fallu attendre une dizaine d'années pour que ses compositions géométriques si singulières, évocatrices de rayonnages ou d'arrangements de meubles à tiroirs, ne soient portées aux nues.

Représentée par les galeries **Pace** (New York-Londres-Hong Kong...) et **Anton Kern** (New York)

À VOIR «Nathalie Du Pasquier» du 9 mars au 23 avril à la galerie Anton Kern (New York) • antonkerngallery.com

Untitled, 2019



3/Paysages fantasmés

Ici, l'abstraction, sans toucher terre ni ciel, s'alanguit voluptueusement entre les deux. Autrement dit, elle touche les deux bords de la peinture de paysage. Ses lignes semblent esquisser celle d'un horizon marin, ou bien celle, désertique, d'une dune sablonneuse, ou d'une route filant à travers la plaine. Sans rien figurer aussi nettement qu'une composition paysagère – la campagne plantée d'arbres, l'océan parsemé d'écume, le ciel de nuages, le cosmos d'étoiles –, cette abstraction représente la nature en se fiant à l'ivresse des sens que son spectacle procure à l'artiste. Lequel, loin de chercher à donner d'elle une image fidèle de ce qu'il a sous les yeux, dépeint plutôt ce qu'il a au fond de son âme et de son cœur quand il ferme les yeux et se souvient d'un paysage. Quelque chose de flou, d'évanescent,

éclairé de couleurs embuées et vaporeuses, comme dans la peinture de la Britannique Dee Ferris. Mais aussi, à l'inverse, quelque chose de très net, tout en aplats, à l'image des formes courbes et langoureuses peintes par Marina Perez Simão. La Brésilienne semble oindre la toile de pigments gras qui s'allongent en longues et harmonieuses ondulations sans jamais s'interrompre brutalement, dans une vision presque rimbaldienne de l'éternité («C'est la mer allée avec le soleil»). Cette abstraction qui s'inscrit dans les plis du paysage et les failles de la mémoire prête finalement au monde une forme d'élasticité. Qui est aussi bien celle de la peau. Dès lors, tirant sur la corde, elle fait souvent la jointure entre la nature et l'humain, entre les reliefs d'un paysage et les courbes d'un corps.



Honey Trap, 2017



Dee Ferris

Née en 1973 à Paulton (Royaume-Uni), vit et travaille à Brighton.

Un monde en éruption

D'un magma rouge, incandescent et bordé de flammèches jaillissent des blocs de formes architecturales sans qu'on ne sache trop si Dee Ferris dépeint là un vieux monde en passe d'être englouti ou bien une ville nouvelle en train d'être forgée. L'Anglaise excelle dans la formation en nuées d'entrelacs qui, tout en étant centrés dans le tableau, semblent en fait s'y mouvoir d'un côté à l'autre, voire osciller entre son devant et son dedans, tant cette bouffée rouge comme aspirée vers l'intérieur paraît glisser entre les mailles de la toile. Représentée par la galerie **Corvi-Mora** (Londres)



Pollens magiques, 2016



Isabel Michel

Née en 1956, vit et travaille à Paris.

Au rythme du vague à l'âme

Peu montrée jusqu'à une première et belle exposition à la galerie Valentin il y a deux ans, la peinture d'Isabel

Michel se répand à la surface des toiles en formes arrondies qui semblent s'engendrer les unes les autres. Le coup de pinceau est souple et tendre, la palette harmonieuse, la composition à la fois légère et braque : elle semble spontanée, dépendant uniquement du bon vouloir de la peinture qui se meut et bat au rythme d'un vague à l'âme.

Représentée par la galerie **Valentin** (Paris)



Marina Perez Simão

Née en 1980 à Vitoria (Brésil), vit et travaille à São Paulo.

Une danse pour l'œil

À la lisière de la figuration et de l'abstraction, l'artiste brésilienne imagine des paysages fluides qui suivent la courbe de son cœur. «J'essaie d'inventer une topographie qui soit vulnérable et qui crée une espèce de danse pour l'œil, dit-elle. Les éléments qui permettraient d'identifier un paysage comptent moins que la sensation qu'ils provoquent en eux-mêmes.» Ici, peut-être, on a l'étrange sentiment d'adopter le point de vue d'une personne qui, couchée sur le dos, contemplerait le lointain à travers ses jambes.

Représentée par les galeries **Pace** (New York-Londres- Hong Kong...) et **Mendes Wood DM** (São Paulo-Bruxelles-New York)

Sans titre, 2021

4/Expressionniste et spontanée

S'en donner à cœur joie. Des artistes ne s'en privent pas, qui insufflent à l'abstraction une texture fluide comme l'eau des rivières et une palette brûlante comme la braise. Lointains descendants des expressionnistes abstraits qui faisaient du tableau une épopée, ils préfèrent le plus souvent s'atteler à de grands formats, et emprunter et tracer des chemins compliqués, sinueux, cabossés, fuyant les lignes droites et claires de la géométrie. Le geste dès lors garde la main, libre de déborder à droite, à gauche, d'esquisser une forme puis de l'abandonner, sans s'interdire de revenir dessus, après avoir bifurqué vers d'autres zones. À l'image des toiles de la nouvelle star britannique Jadé Fadojutimi, zébrées de coups de pinceau dont la mobilité finit par peupler la surface de formes mouvantes qui, taquines, trépignent et tressautent, sous l'œil vaguement inquiet du spectateur. S'élaborant peu à peu

selon cette trajectoire ivre et errante, sans plan ni itinéraire, le tableau ne se construit toutefois pas à l'aveugle. Il résulte de réactions en chaîne plus ou moins prévues par l'artiste et auxquelles participent aussi bien l'espace, les couleurs et leurs nuances que les accidents de parcours. Ainsi, le jeune Daniel Mato compose des tableaux tectoniques où les plaques de couleurs glissent les unes sous les autres, créant des effets de transparence et des mélanges chromatiques miraculeusement harmonieux. Toiles (voire murs entiers) saturées de couleurs posées ou jetées d'un geste vif et ample refont ainsi de la peinture abstraite un terrain d'exploration, sans chercher à le défricher ni à y mettre de l'ordre, mais simplement à l'investir de l'envie de remettre les doigts dans la prise et de recharger le genre à sa source (l'inconnu, l'inédit) dont une histoire de l'art abstrait bien balisée avait pu laisser croire qu'elle était tarie.



Daniel Mato

Né en 1983, vit et travaille à Paris.

Transparences colorées

C'est une peinture qui donne l'impression tenace d'être constituée de feuilles de gélatine superposées et qu'on pourrait effeuiller une à une. Les transparences lumineuses et colorées qu'obtient Daniel Mato tiennent à des gestes complexes où le hasard joue autant que le calcul. Elles tiennent aussi aux jus très liquides qui vont glisser et imbiber la toile, laissée brute. La peinture suit une trajectoire, sinueuse, que le pinceau fait mine de retracer mais ne se prive pas d'anticiper. Entre ordre et chaos. Représenté par la galerie **Valentin** (Paris)



Jeux d'enfants, 2019



Clinginess Is Best Served Ripe, 2018



Jadé Fadojutimi

Née en 1993, vit et travaille à Londres.

Des lignes voraces à l'assaut de la toile

Diplômée du Royal College of Art de Londres il y a quatre ans, Jadé Fadojutimi a une belle année devant elle, avec une exposition personnelle prévue à la fondation Sandretto Re Rebaudengo à Turin, une autre entre les murs de sa galerie allemande et une résidence à Luma Arles. Ses peintures de grands formats, balafrées de lignes voraces sur lesquelles s'agrippent boucles et gribouillages, rappellent les grandes heures de l'expressionnisme abstrait, ménageant toutefois des plages de répit en ouvrant à l'arrière-plan des clairières moins tourmentées. Représentée par la galerie **Gisela Capitain** (Cologne)

5/ Débordant du cadre

Alors que la peinture figurative s'épanouit à l'intérieur des limites intimistes du tableau dans lequel elle s'inscrit (c'est aussi le cas des coups de spray du street art qui cultive un gigantisme bien encadré par les façades d'immeubles ou les infrastructures de métro), la peinture abstraite se fait volontiers plus expansive. Elle se répand bien au-delà du pan vertical des cimaises pour glisser au sol et se hisser jusqu'au plafond. En outre, si elle envahit l'espace, c'est en empruntant mille chemins détournés. Là (avec Flora Moscovici), elle va entacher la monochromie de ses parois en les recouvrant d'un nuancier brouillon de tons ocre virant au verdâtre ou au

rougeâtre, soit des teintes pas franches, entretenant avec les variations de la lumière du jour une forme d'entente complice. Ici, c'est Katharina Grosse qui nappe l'espace d'une palette iridescente de roses, de jaunes, de bleus fluo-rescents. Ailleurs, c'est l'éternel Daniel Buren qui vient prolonger et plier le toit orné de motifs géométriques tradition-nels d'une bâtisse bourguignonne. Tout comme ce *Point de vue ascendant, travail in situ*, voué à rester installé durant un an, ces œuvres picturales sont pour la plupart éphémères. Autrement dit, après avoir marqué le territoire, elles se volatilisent et ne laissent derrière elles qu'un sou-venir fugace et une trace photographique.



Chop-Chop, 2016 , vue de l'installation dans le cadre du festival Vis-à-vis, rue du Marché Popincourt, Paris



Flora Moscovici

Née en 1985 à Paris, où elle vit et travaille.

Les lueurs d'un incendie se propageant sur les murs

Ses peintures murales ont la tendre patine des ornements décatés, aux couleurs fanées et aux lustres passés. Pourtant, elles sont flambant neuves et n'hésitent pas à briller parfois des lueurs d'un incendie. Les œuvres de Flora Moscovici jouent ainsi à merveille de l'espace où elles se propagent comme des bouffées de fumée, mais aussi du temps, semblant avoir toujours été là, alors même qu'elles ont rarement vocation à y rester.

Représentée par **Gilles Drouault, galerie/multiples** (Paris)



Frederico Herrero

Né en 1978 à San José (Costa Rica) où il vit et travaille.

Exubérance sud-américaine

Les teintes fleuries et fruitées du bleu outremer, du vert turquoise ou du rose framboise qu'appose Frederico Herrero sur les toiles aussi bien qu'à même les murs semblent toujours bourgeonner gaiement au soleil d'une tradition picturale vernaculaire, celle des fresques sud-américaines. Rarement anguleuses, plutôt courbes, ses formes, qui grouillent et se poussent du coude sans se marcher dessus, prennent une allure presque enfantine. Quelque chose comme l'innocence retrouvée de la peinture.

Représenté par la galerie **James Cohan** (New York)

The Sea, 2021



Photosouvenir: Point de vue ascendant, travail in situ, octobre 2021, Hôtel de la Thoison, jardin de la Banque de France, Dijon



Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt, travaille «in situ».

Un toit déroulé à la mode bourguignonne

On ne compte plus les interventions in situ du pionnier du genre, qui s'est fait toujours fort de tirer la peinture hors de son châssis et de l'atelier de l'artiste. Voilà une des dernières réalisations de Daniel Buren, inaugurée cet hiver, à Dijon, dans le jardin du siège régional de la Banque de France. Il s'agit d'un long «tapis» de bois, déroulé depuis un toit en tuiles vernissées jusqu'au sol. Il est aussi question de tracer un lien entre le passé de la géométrie et sa modernité avant-gardiste, puisque les fameuses bandes de l'artiste se combinent ici avec un motif à losanges, typiquement bourguignon.

Représenté par **Kamel Mennour** (Paris)

Pour aller plus loin

■ À LIRE

L'Abstraction par Arnauld Pierre et Pascal Rousseau • éd. Citadelles & Mazenod • 400 p. • 189 €

■ À VOIR

«**Abstractions corporelles Anatomies fragmentées**» du 26 janvier au 26 mars galerie Hauser & Wirth place du Casino • Monaco +377 92 00 04 20 • hauserwirth.com
«**Helen Frankenthaler Selected Works**» jusqu'au 12 mars galerie Gagosian • 9, rue de Castiglione • Paris 1^{er} • 01 42 36 30 07 gagosian.com

«**Sergej Jensen**» du 4 février au 22 mai • le Consortium 37, rue de Longvic • Dijon 03 80 68 45 55 • leconsortium.fr
«**Karina Bisch & Nicolas Chardon Modern Lovers**» du 12 mars au 28 août • Mac Val • place de la Libération • Vitry-sur-Seine 01 43 91 64 20 • macval.fr